

PIERRE SAUREL

Minuit



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 07

Minuit

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 747 : version 1.0

Minuit

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Votre heure a sonné

Grégoire Vimont était riche. Grégoire Vimont venait d'avoir cinquante ans, mais on lui en donnait à peine quarante.

Il était grand, mince, il avait tous ses cheveux, des cheveux noirs, légèrement ondulés. C'était réellement un bel homme, un homme qui plaisait aux femmes.

Vimont avait tout pour être heureux et pourtant, il ne l'était pas.

Il aurait pu avoir de nombreux et fidèles amis, mais ses amis l'abandonnaient rapidement.

Quand on parlait de lui, on disait :

– Vimont, c'est un beau salaud !

Mais pour quelles raisons, Vimont s'était-il

créé une telle réputation ?

Tout simplement parce que c'était un égoïste, un orgueilleux qui n'avait jamais pitié des autres. Il était également « couraillieux » et prenait un malin plaisir à sortir avec les femmes de ses nouveaux amis.

Lorsque Vimont s'était marié à l'âge de vingt-et-un ans, il n'était pas riche, mais il possédait quand même quelques dollars de côté.

Il travaillait comme comptable dans une manufacture où il y avait de nombreux employés.

Sa position lui permettait de connaître en partie, la situation financière des employés.

Plusieurs avaient de la difficulté à arriver avec leur maigre salaire. On demandait à Vimont, parfois, si on pouvait avoir une certaine avance sur le salaire.

Mais les règlements étaient formels, c'était impossible.

Cependant, Vimont décida de profiter de la situation.

Il se mit à prêter à droite et à gauche, à des

taux exorbitants. Il se remboursait sur la paye même des employés, car ces derniers étaient payés en argent.

Bientôt, il vit son capital grossir et il continua à prêter, mais sur une plus haute échelle.

Il achetait souvent des balances de dettes, il profitait de tout.

Déjà, il se créait de nombreux ennemis. Par contre, il se faisait des amis d'occasion.

Vimont alla même jusqu'à faire chanter quelques-uns de ces hommes qui avaient des petites amies.

Vimont était habile. Il rencontrait ces hommes alors qu'ils étaient en compagnie de leur petite amie.

Il s'arrangeait pour qu'une photo soit prise.

Quelques jours plus tard, il voyait cet ami et lui disait qu'il avait un besoin pressant d'argent.

– Tu pourrais m'en prêter, mon nom est bon.

L'ami, la plupart du temps, acceptait.

Et Vimont retardait à le rembourser. Fatigué,

l'ami demandait alors à Vimont de payer sa dette.

– Ton billet est dû, Grégoire.

– Je sais, mais on devrait tout simplement le déchirer.

– Tu es fou, tu me dois...

Et l'ami donnait le montant.

– Nous allons faire un échange. Tu déchires le billet et moi, je déchire une certaine photo.

L'ami, bien souvent, ne se souvenait plus de cette photo.

Vimont lui rafraîchissait la mémoire.

– Si jamais cette photo tombait entre les mains de ta femme...

– Mais c'est du chantage ?

– Jamais de la vie, un petit service en attire un autre, c'est tout.

Vimont reçut quelques lettres de menaces. Une fois même, il se fit attaquer, un soir, alors qu'il entra chez lui.

Il ne vit jamais son agresseur, mais il dut être

transporté à l'hôpital et recevoir quelques points de suture.

Il avait délaissé son poste de comptable à la manufacture et faisait partie du bureau de direction de plusieurs compagnies.

Sa fortune augmentait sans cesse.

Madame Vimont n'avait guère été heureuse, car dès la première année de son mariage, elle apprit que son mari la trompait.

Elle endura pendant quelques années, puis décida de demander une séparation.

– Cette fois, se dit-on, Vimont va se faire prendre à son propre jeu.

La Cour l'obligerait à payer une importante pension à son épouse.

Mais avant même que la femme de Vimont puisse mettre son projet à exécution, elle entra à l'hôpital, se sentant malade. Elle avait souvent de vives douleurs à l'estomac.

On lui fit des examens et on diagnostiqua le cancer.

Le médecin ne cacha pas la vérité à Vimont.

– Votre femme est malade depuis assez longtemps. Elle devait sûrement souffrir.

– Elle en parlait rarement.

C’était faux. À quelques reprises, elle avait demandé à son mari de la conduire chez le médecin, mais ce dernier disait :

– Tu te plains inutilement. Tu n’es pas malade.

Et elle se disait :

– Si je puis obtenir ma séparation, je vais me faire soigner.

Et le médecin déclara :

– Nous allons l’opérer, mais je n’ai pas grand espoir. Ça ne fera que la prolonger de quelques mois.

Vimont consentit l’opération.

Madame Vimont ne se rétablit jamais, elle ne quitta même pas l’hôpital. Elle devait y mourir deux mois plus tard.

Vimont vit sa fortune grossir une fois de plus, car il avait pris soin de prendre de fortes

assurances sur la vie de sa femme.

– L’assurance-vie, c’est un placement et si la personne meurt, celui qui hérite touche une petite fortune.

Devenu veuf, Vimont ne se rangea pas, bien au contraire.

Il continua d’égorger les moins riches que lui.

Il plaisait aux femmes, il savait leur parler.

Aussi, quand l’épouse d’un ami lui plaisait, il s’arrangeait toujours pour passer chez elle pendant l’absence du mari.

Il était passé maître dans l’art de trouver de bons prétextes.

Il se montrait alors des plus charmants, abreuvait la femme de compliments. Si la femme ne le repoussait pas brusquement, il s’enhardissait.

Un de ses trucs favoris était des plus simples.

– Je voulais lui parler d’un bijou.

– Un bijou ?

– Oui. Ma femme avait de très beaux bijoux.

Je ne puis garder ça, je suis prêt à les vendre à un prix ridicule. Comme un homme ne sait jamais ce qu'il peut donner à une femme...

Et alors, il montrait le bijou.

La femme était réellement en extase.

Vimont lui demandait de le porter.

– Il vous va si bien, on dirait qu'il a été fait pour vous. Comme j'aimerais pouvoir gâter une femme comme vous. Si je vous en faisais cadeau ?

– Vous n'y pensez pas ? C'est ridicule, je ne puis accepter.

– Mais si.

– Que dira mon mari ?

– Mais je lui dirai devant vous, que j'ai à vendre des bijoux appartenant à mon épouse. Et vous paraîtrez intéressée. Alors, un jour, je serai venu vous les montrer. Vous avez de l'argent ?

Si la femme disait non, alors, Vimont déclarait :

– Mais c'est merveilleux, vous direz à votre

mari que vous ne l'avez payé que cent dollars et vous garderez, et le bijou et l'argent.

Par contre, si la femme disait qu'elle avait de l'argent, bien à elle il n'avait qu'à ajouter :

– Vous mentionnerez un chiffre. Ça n'a aucune importance, je ne vous démentirai pas.

Et souvent, la femme mordait à l'appât.

– Peut-être en préféreriez-vous un autre ? J'en ai quelques-uns.

Vous viendrez à mon appartement, je vous montrerai ça. J'ai même des fourrures, des toilettes ayant appartenu à mon épouse. Je suis prêt à donner tout ça à une jeune beauté comme vous. Je suis tellement malheureux seul. Je ne vous demande rien en retour. Le seul fait de vous voir est un immense plaisir.

Lorsque la femme allait à l'appartement de Vimont, presque dans tous les cas, elle se retrouvait bientôt entre ses bras. Elle ne pouvait plus reculer.

Si elle repoussait ses avances, Vimont se montrait alors très dur.

– Pensez-vous réellement que je vous donnerais des cadeaux pour rien ? Pour qui me prenez-vous ?

– Je vais tout dire à mon mari.

– Jamais il ne vous croira. Et puis, vous êtes venue à mon appartement, ne l’oubliez pas. On vous a vue entrer. Moi aussi, je pourrai lui raconter certaines choses, comme par exemple, que vous me téléphonez, que vous cherchez à venir alors que je suis à mon appartement et j’aurai la preuve que vous l’avez fait.

Et la femme repartait, n’osant rien dire à son époux.

Par contre, celles qui tombaient dans le piège, le regrettaient amèrement.

Vimont se fatiguait rapidement d’une femme.

Et lorsqu’il en avait assez, pour se débarrasser d’elle, il envoyait une lettre anonyme au mari.

Il se servait toujours des mêmes mots, ou presque. Il écrivait :

« Pauvre cocu,

Tu crois réellement que Vimont accepte l'argent de ton épouse ? Enquête et tu verras de quelle façon elle a payé ce que Vimont lui a donné. »

Et c'était infaillible.

La femme ne voulait plus le voir et l'ami, bien souvent, demandait des comptes à Vimont.

Quand ce dernier pouvait nier, il le faisait, sinon, il disait simplement :

– Ce n'est pas ma faute, moi, si tu as épousé une femme qui s'intéresse aux autres hommes. Je suis veuf, ta femme est belle, jeune, bien tournée, alors je n'ai pu repousser ses avances. J'ai perdu la tête, je l'avoue. Mais si elle a fait ça avec moi, sois persuadé qu'elle a dû le faire avec d'autres.

Et quelques ménages qui étaient heureux auparavant, s'était brisés à la suite des aventures amoureuses de Vimont.

Mais ce matin-là, Vimont trouva dans son courrier, une lettre qui lui paraissait bizarre.

On avait écrit son nom en lettres carrées.

Il ouvrit l'enveloppe et lut :

« Vimont,

Vous êtes et avez toujours été un beau salaud. Votre carrière achève. Il est maintenant trop tard pour arrêter mon plan. Il vous reste 9 jours à vivre, car le 13, à minuit exactement, quoi que vous fassiez, ou que vous soyez, vous mourrez. Votre heure a sonné. »

Et la lettre évidemment n'était pas signée.

Vimont esquissa un sourire.

– Une lettre de menaces. Je m'en fous.

Il la déchira et brûla les morceaux de papier.

Mais le lendemain matin, Vimont trouva une autre lettre dans son courrier.

« Vimont,

Vous n'avez sans doute pas pris ma lettre au

sérieux, pourtant, je le suis. Songez-y, il ne vous reste que 8 jours à vivre. Rien ne peut empêcher mon plan de s'exécuter. Votre heure a sonné, à minuit, le treize. »

Cette fois, Vimont parut soucieux.

– J'ai sûrement affaire à un malade, un maniaque.

Et soudain, il eut une idée.

Il songeait à prendre quelques semaines de vacances. Il avait même pensé se rendre en Europe.

– Peut-être que je n'irai pas en Europe, mais je pourrais aller faire un voyage, dans le sud. Je partirais dans deux ou trois jours.

Vimont se rendit dans une agence de voyages et prit des renseignements.

– Je vais étudier ces dépliants et je vous appellerai

Le lendemain, il ne reçut pas de lettre de menaces.

– Je suppose que c’est fini. Ce fou a décidé de se tenir tranquille.

Mais il se trompait.

Le surlendemain, il reçut sa troisième lettre.

« Vimont,

Je vois que vous commencez à vous inquiéter. Vous songez peut-être à quitter la ville, puisque vous êtes allé dans des agences de voyages. Tant mieux, si vous quittez Montréal, si vous sortez le treize, ça facilitera ma tâche. Songez-y, il ne vous reste que six jours à vivre. Votre heure a sonné. »

Cette fois, Vimont se sentit mal à l’aise.

Non seulement on le menaçait, mais on devait surveiller ses moindres faits et gestes.

– On sait que je suis allé dans une agence de voyages.

Il commençait à prendre ces menaces au sérieux.

– Il faut absolument que je fasse quelque

chose. On veut me tuer. J'ai sûrement affaire à un fou.

Il songea à s'adresser à la police.

– Non, on me demandera des tas d'explications. On voudra savoir qui m'en veut. Non, il ne le faut pas. Il me faut quelqu'un de discret.

Et pour la première fois, il décida de garder la fameuse lettre de menaces.

– Un détective privé, oui, c'est ça, je vais engager un détective privé qui saura bien me protéger.

Mais il ne voulait pas d'un détective ordinaire.

– Il m'en faut un qui n'est pas scrupuleux, qui me comprendra.

Un détective, qui comme moi, aime les femmes.

Et soudain, il s'écria :

– Mais je l'ai, Robert Brien, on l'appelle le détective Don Juan. Ses aventures avec les femmes sont nombreuses et il est un de nos

meilleurs détectives privés.

Sa décision était prise.

Il allait rencontrer le jeune Brien.

II

Un client peu bavard

Les lettres arrivaient régulièrement chez Vimont.

Il en arrivait tous les jours.

– Votre heure a sonné, il ne vous reste que six jours à vivre.

– Avez-vous pris vos dernières dispositions ? Il ne vous reste que cinq jours. Inutile d’engager Robert Brien, il ne vous sera d’aucun secours.

Vimont avait téléphoné à trois reprises au bureau de Robert Brien. Chaque fois, l’employée du service téléphonique avait répondu :

– J’ai fait votre message, monsieur Brien vous rappellera sans doute.

– Mademoiselle, insistez, c’est urgent, il se

peut qu'il ne me reste que quatre jours à vivre.
On veut m'assassiner.

Enfin, Vimont reçut un appel de Robert Brien.

– Vous désirez me voir ?

– Et comment ! Je vous ai téléphoné il y a deux jours.

– Je sais, mais j'aime toujours prendre des renseignements sur ceux qui veulent retenir mes services et ça ne m'intéressait pas trop de travailler pour vous.

– Mais pourquoi ?

– Disons simplement que vous n'avez pas une très bonne réputation.

– Oh !

– Lors de votre dernier appel, vous avez dit à la téléphoniste qu'on voulait vous assassiner, que vous n'aviez plus que quatre jours à vivre ?

– C'est exact. Il faut absolument que je vous voie, monsieur Brien, que je vous montre ces lettres de menaces.

– Où puis-je vous rencontrer ?

– Si vous voulez venir chez moi.

– Quand ?

– Quand vous voudrez, monsieur Brien, je suis à votre entière disposition. Mais le plus tôt sera le mieux, car il ne me reste que quatre jours à vivre, selon les lettres.

– Je serai chez vous après le dîner, disons vers deux heures.

– Ça me convient. Je vous attendrai.

Robert arriva à deux heures et dix.

Vimont semblait très nerveux.

– Je croyais que vous aviez changé d'idée.

– Non, monsieur Vimont.

L'homme fit passer le jeune détective dans une pièce qui lui servait de bureau.

– Tenez, asseyez-vous, monsieur Brien.

Et aussitôt, il lui montra les lettres.

– Les deux premières, je les ai jetées, mais j'ai gardé les autres.

– Vous avez communiqué avec la police

officielle ?

– Non.

– Pourquoi ?

Vimont hésita :

– Je veux de la discrétion, beaucoup de discrétion. Autrement dit, tout ce que je désire, c'est que vous restiez avec moi, le treize, que vous soyez avec moi, à minuit. Je vous paierai un fort montant. Vous n'avez qu'à faire votre prix.

Mais Robert l'arrêta :

– Un instant, monsieur Vimont, avant d'accepter, je veux obtenir plus de précisions. Quelqu'un vous en veut, c'est certain. Vous devez vous douter du nom de cette personne ?

Vimont murmura :

– Je vous en prie, ne me questionnez pas, je ne puis vous répondre.

– Monsieur Vimont, je n'ai pas l'habitude de travailler pour des clients qui ne veulent rien dire.

Il se leva.

– Je regrette beaucoup, mais vous devrez faire

appel à quelqu'un d'autre.

– Non, attendez, attendez.

Vimont murmura :

– Si je vous dis tout, enfin, vous ne voudrez probablement plus travailler pour moi.

– Pourquoi ?

– Parce que... enfin, plusieurs me détestent.

– Vous savez, Vimont, j'ai entendu bien des histoires, dans ma vie, même si je suis passablement plus jeune que vous.

Vimont, ce client peu bavard, sembla enfin se décider.

Il récita tout d'un trait.

– Je suis dans les affaires et en affaires, il n'y a pas d'amis, je suis sans pitié. Si j'avais eu de la pitié, je serais toujours resté pauvre.

– C'est tout ?

– Non... enfin, je suis veuf, je ne suis pas très vieux et j'aime beaucoup les femmes, toutes les femmes.

Robert conclut :

– Vous avez eu des aventures avec des femmes et ça a pu vous attirer quelques ennuis ?

– Pas exactement, Je tombe facilement amoureux, mais je me fatigue tout aussi vite. Mais on ne peut rien contre moi.

– Pourquoi ?

– Je prends des précautions. Je n'irais pas aimer une jeune fille qui me causerait des ennuis. Enfin, vous me comprenez, on vous dit Don Juan.

– On le dit, mais moi, j'essaie de ne jamais nuire aux autres, surtout en amour. Je n'aurai pas d'aventures avec une fille qui risque de s'attacher ou encore, avec une femme mariée qui pourrait avoir des ennuis. Est-ce votre cas ?

– Pas exactement.

Brien alluma une cigarette.

– Vimont, dit-il, excusez ma franchise, mais c'est ma façon de travailler. Je crois que vous êtes un homme que, dans certains milieux, on qualifierait de salaud.

– Oh !

– Cependant, vos petites histoires sont loin de me scandaliser. Si vous m'en relatiez quelques-unes ? Puisque j'adore les femmes, parlez-moi d'elles, de vos dernières conquêtes.

Vimont hésita longuement.

Mais Robert était bien décidé à lui arracher la vérité.

Vimont enfin, conta quelques-unes de « ses prouesses ».

– Et ça vous est égal de nuire à vos amis, de leur voler leurs femmes ?

– Je leur rends service.

– Comment ça ?

– Mais voyons, Brien, une femme ne succombe pas seulement pour mes beaux yeux.

– Je vous crois, mais votre argent aussi attire et vous devez savoir vous y prendre.

– Si ce n'était pas moi, tôt ou tard, ce serait un autre.

– Peut-être pas, vous faites naître les

occasions, occasions qui ne se présenteraient jamais, peut-être.

Le détective se mit à jeter un coup d'œil sur les lettres.

– Vous les avez toutes reçues ici ?

– Non, deux sont arrivées au bureau.

– Vous avez un bureau ?

– Oui, un bureau privé. Je m'occupe de prêts, je fais mon travail comme membre du bureau de direction de certaines compagnies.

Robert semblait très intéressé par les lettres.

– Pourquoi a-t-on choisi le treize ?

– Je l'ignore, moi.

– L'assassin a sûrement une raison. Il vous surveille également, il ne veut pas que vous lui échappiez. Il n'y a rien de spécial, le treize ?

– Si, je dois recevoir ici, quelques amis.

– Je suppose que vous avez décommandé la soirée ?

– Non.

Il ajouta :

– Je voulais le faire, mais j’ai décidé d’attendre, je puis encore le faire à la dernière minute.

– Qui doit assister à cette soirée ?

– Des amis, j’organise souvent de petites réceptions, comme ça.

– Vous devez être nombreux, le treize ?

Il calcula rapidement.

– J’ai trois couples d’invités, ma secrétaire et moi, nous aurions donc été huit.

– Votre secrétaire vous accompagne ?

– Oui, dans ces soirées, Brien, il se règle souvent des choses importantes.

– Tous ces gens que vous avez invités, sont mariés ?

– Deux couples sont mariés, l’autre ne l’est pas, mais ils doivent se marier très bientôt.

Robert demanda :

– Ce sont des gens que vous connaissez depuis

longtemps ?

– Non, quelques mois, pour les couples mariés et quelques semaines seulement pour l'autre couple.

– Je suppose que ces hommes sont en affaires avec vous ?

– Oui, les deux qui sont mariés sont en affaires avec moi, je fais partie de leur compagnie. J'ai fait de bons placements.

– Et les épouses ?

Vimont hésita.

– Allons, dites toute la vérité.

– Il y en a une qui a été ma maîtresse quelques fois, mais c'est fini. L'autre n'est sortie que deux fois avec moi.

– Vous voulez dire qu'elle aussi...

– Oui, elle m'a rendu de grands services. Sans elle, je n'aurais pu faire des affaires avec son époux.

– Qui sont ces couples ?

– Tout d'abord, il y a Émile et Annette Dupré.

Émile est plus âgé que sa femme. Elle est assez jolie, bien tournée, mais un peu trop possessive et jalouse, c'est pour ça qu'elle ne m'intéresse plus.

– Et pourtant, vous les avez invités.

– Oui, car je suis en train de régler une grosse affaire avec Dupré.

– L'autre couple ?

– Jacques et Marie-Ange Luguet. Luguet était contracteur. Mais depuis que le gouvernement est changé, il a moins de travail. Par contre, moi, je lui obtiens de beaux contrats et j'ai une très bonne commission.

– Et Marie-Ange ?

– C'est le genre qui me plaît, un peu timide, assez réservée. Elle a peur que si elle me repousse, je mette des bois dans les roues de son mari.

– C'est vrai ?

– Peut-être, je ne sais pas. Marie-Ange m'intéresse, mais l'argent aussi.

Et Vimont avoua :

– Il y a maintenant Gigi...

– Qui est Gigi ?

– Ginette Martin, elle est l'amie de Lucien Poirier, secrétaire d'une des compagnies qui m'intéressent. Vous devriez voir cette fille, Brien, une beauté. Elle aurait pu devenir mannequin ou modèle, un corps de femme comme on en voit rarement.

L'eau semblait lui venir à la bouche.

– Quand Lucien me l'a présentée, je me suis senti attiré vers cette fille.

– Mais elle est fiancée.

– Je sais, mais elle ne semble pas farouche. Enfin, Poirier n'est pas riche. Il voudrait partir sur le bon pied. Il sait que si je le veux, je puis lui aider, je l'ai d'ailleurs laissé entendre à Gigi.

– Vous l'appellez Gigi ?

– Je l'ai rencontrée un midi. Nous avons causé. Je crois facilement que cette fille est prête à tout pour que j'aide son fiancé. Alors, le treize, j'avais bien l'intention de tâter le terrain d'un peu plus près, si vous me saisissez bien.

Robert n'était pas scrupuleux. Mais la conduite de Vimont lui donnait la nausée.

– Et vous trouvez tout ça normal ?

– Je travaille dans mes intérêts, me blâmez-vous ?

Robert alors, conclut :

– L'assassin est sûrement parmi ces invités, monsieur Vimont.

– Vous croyez ?

– Mais oui, pour quelles raisons aurait-on choisi cette date du treize ?

– Vous croyez que...

– Dupré ou Luguët ont pu apprendre ce qui se passait entre vous et leur épouse.

– Pourtant...

– L'assassin a probablement préparé habilement son plan. Il se peut également que ce soit Lucien Poirier, qui vous dit que sa fiancée ne s'est pas confiée à lui ?

Vimont ne répondit pas.

– Vous avez sûrement d’autres ennemis, mais pourquoi auraient-ils attendu si longtemps pour frapper ? Pourquoi choisir la date du treize ?

Soudain, Vimont s’écria :

– Mais attendez, l’assassin souhaite que je parte en voyage, il dit que ce sera plus facile pour lui.

– Justement, il dit ça pour vous empêcher de partir. Il ne veut surtout pas que vous changiez votre programme.

– Vous croyez ?

Robert demanda :

– Quelqu’un, à part moi, est-il au courant des lettres de menaces que vous avez reçues ?

– Ma secrétaire et vous, c’est tout. Elle a ouvert une de ces lettres, il a bien fallu que je le lui dise.

– Qui est votre secrétaire ?

– Une fille, elle n’est plus très jeune, elle passe la trentaine. Elle est quand même jolie, très bien tournée, elle a les cheveux roux et bien des

hommes se retournent sur son passage. Elle n'est pas farouche, mais je puis quand même vous assurer que c'est une fille à sa place.

– Elle travaille pour vous depuis longtemps ?

– Depuis neuf mois.

Robert prenait des notes.

– Son nom ?

– Lorraine Éthier.

– Et que dit-elle de ces lettres ?

– J'ai déjà eu une crise cardiaque il y a deux ans. Elle croit que la personne qui écrit ces lettres veut m'énerver au point que j'aurai une crise cardiaque à minuit, le treize. Et elle dit que c'est ce qui arrivera certainement, si je vais m'enfermer quelque part, seul, à cette date.

– Son idée n'est pas bête.

– Elle me conseille de ne rien changer à mes projets.

– Si vous changez quelque chose, dit-elle, vous jouerez probablement le jeu de l'assassin. Si le treize, par contre, vous êtes entouré d'amis, il

n'osera pas frapper.

Robert murmura :

– Elle me plaît cette petite, elle a de très bonnes idées.

– Vous croyez, vous aussi, que je ne devrais pas annuler cette soirée ?

– Pas du tout. Ne changez absolument rien à votre programme. Mais j'aimerais être ici le treize. Comment le faire sans attirer trop l'attention ?

Vimont s'écria :

– Pour ça, ce n'est pas compliqué.

– Comment ça ?

– Chaque fois que j'organise une fête, j'ai une surprise. Quelques fois, j'engage un artiste. Une fois, j'ai eu un membre influent du gouvernement parmi mes invités. Eh bien ! le treize, vous serez ma surprise.

Robert entra dans le jeu.

– Mais oui, vous pourriez me présenter comme conférencier.

– Conférencier ?

– Oui, je pourrais parler des Don Juan modernes... mais ce qui serait encore plus de circonstances, je ferais une conférence sur le crime parfait.

– Le crime parfait.

– Oui, moi, j'ai toujours dit qu'il n'existait pas. Un criminel commet toujours une erreur, surtout quand un crime est préparé de longue main. Sur l'impulsion du moment, quelqu'un peut commettre un crime parfait. Ce sont les seuls crimes parfaits qui peuvent exister.

– Donnez-moi un exemple ?

– C'est facile. Vous êtes de fort mauvaise humeur. Vous entrez chez vous, il est tard. Vous êtes accosté par un ivrogne qui vous enguirlande. Vous n'avez pas le cœur de l'écouter, plus que ça, vous passez votre rage sur lui. Vous le frappez, vous le tuez. Vous n'avez aucun mobile, vous ne connaissez même pas votre victime. Il se peut que vous aviez commis un crime parfait. La chance peut vous avoir souri.

– La chance ?

– Mais oui, car à votre insu, quelqu'un peut vous avoir vu, on peut vous avoir remarqué. Vous pouvez avoir laissé des empreintes, ou avoir échappé quelque chose de compromettant sur les lieux du crime. Je vous le répète, le crime parfait n'existe presque jamais.

– Donc, j'organise ma soirée du treize, comme si rien n'était.

– Exactement.

– Et vous serez là pour me protéger.

– Oui, je me préparerai, ne vous inquiétez pas. D'ailleurs, je demanderai à votre secrétaire de collaborer avec moi. Puisqu'elle est au courant, aussi bien avoir recours à ses services.

– Vous verrez, Lorraine ne demandera pas mieux.

Robert se prépara à partir.

– Quand vais-je vous revoir ?

– Je vous téléphonerai. Vous recevrez probablement d'autres lettres. Vous me les ferez

parvenir, ou bien, donnez-les à votre secrétaire, je passerai à votre bureau.

– Entendu.

– Et surtout, ne faites rien pour le treize, sans me prévenir. Pas d'autres invitations. Au fait, je suppose que vous avez des domestiques ?

– Non. Je fais préparer un petit goûter par un buffet. On vient dresser la table l'après-midi et je n'ai pas besoin d'aide pour le soir. Lorraine ordinairement, s'occupe du buffet, moi, de servir les rafraîchissements.

Vimont enfin, demanda :

– Nous n'avons pas discuté de salaire, monsieur Brien ?

– C'est exact. Je vais probablement travailler trois jours complets sur cette affaire. Disons que vous me payez immédiatement la somme de cinq cents dollars.

– Bien.

– Si le quatorze vous êtes vivant...

Un frisson parcourut le corps de Vimont.

– Je vous demanderai un autre cinq cents dollars, je crois que c'est raisonnable.

– Je paierais plus que ça pour demeurer vivant.

Vimont fit un chèque au jeune détective, mais il demanda :

– Qu'allez-vous faire au cours des trois prochaines journées ?

– Prendre des renseignements sur vos invités. Je veux savoir s'ils vous connaissent.

– Mais sûrement qu'ils me connaissent.

– Vous me comprenez mal, je veux savoir s'ils connaissent véritablement Grégoire Vimont.

L'autre ne broncha pas.

Quelques instants plus tard, Robert sortait de chez le riche homme d'affaires.

– Pour un client peu bavard, j'ai quand même réussi à lui arracher toute la vérité. Mais je déteste protéger un type de cette espèce.

Cependant, le travail ne serait peut-être pas trop déplaisant.

– Une seule fille semble libre dans toute cette affaire, la secrétaire. Vimont aime les femmes, il n'a pas dû choisir un « laideron ». Enfin, ce n'est plus une enfant. Si elle me plaît, il est possible que ce travail soit très intéressant.

III

Une secrétaire « pin-up »

Vimont était rarement à son bureau. Lorraine Éthier s'occupait du courrier, prenait les appels et c'était elle, également, qui recevait les téléphones d'insultes destinés à Vimont.

Souvent, on l'appelait pour lui demander :

– Monsieur Vimont m'a avancé la somme de mille dollars. Mon billet est dû dans deux jours mais la semaine prochaine, j'attends une assez bonne somme, du temps supplémentaire. Je paierai le tout.

– Je regrette, mais monsieur Vimont n'accorde jamais de délai, vous avez vos trois jours de grâce.

– Ils sont comptés dans les deux jours qui restent. Je ne veux pas faire saisir mon ménage,

ça vaut beaucoup plus que ça.

– J’en parlerai à monsieur Vimont, mais je doute qu’il vous accorde une chance.

– Je paierai un surplus d’intérêt.

– Je lui en parlerai.

Mais en s’emparant des meubles, Vimont réaliserait un meilleur profit.

En effet, il faisait saisir le tout immédiatement par un huissier et lorsqu’il y avait encan, un homme de paille de Vimont était là pour acheter les meubles à un prix ridiculement bas.

Ce matin-là, Lorraine vit entrer un jeune homme dans le bureau. C’était un beau garçon, le vrai type de jeune premier du cinéma.

– Monsieur ?

– Vous êtes mademoiselle Éthier ?

– Oui, monsieur.

– Mon nom est Robert Brien, je ne sais pas si monsieur Vimont vous a parlé de moi ?

– Oui, il m’a prévenue ce matin que vous viendriez probablement me voir. Venez vous

asseoir, monsieur Brien.

Contrairement à la mode d'aujourd'hui, Lorraine Éthier portait ses cheveux longs, des cheveux qui tombaient sur ses épaules.

Il faut dire, cependant, que ses cheveux étaient d'un roux éclatant.

On donnait entre vingt-cinq et trente ans à Lorraine Éthier.

On ne pouvait pas dire qu'elle était belle. Ses yeux étaient un peu trop petits et arqués, ça lui donnait un air exotique convenant assez mal avec ses cheveux roux.

Son nez était plutôt gros, mais Lorraine était cependant très frappante, elle faisait très « sexy ».

Elle était grande, assez mince, plutôt forte du buste. Elle possédait une paire de jambes magnifiques et portait une jupe assez courte.

– Quand on a des jambes comme elle, on peut les montrer, songea Robert.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Brien, mais je ne croyais jamais avoir le plaisir de vous rencontrer.

– Je ne vous dérange pas, j’espère ?

– Mais non, monsieur Vimont ne viendra pas ce matin, j’ai tout le temps voulu.

Robert s’assit en face d’elle.

– Vous me voyez assez surpris, mademoiselle.

– Comment ça ?

– Je suis franc, je vous préviens. Ordinairement, il est plutôt rare de rencontrer des secrétaires aussi « pin-up » que vous.

Ce compliment sembla lui faire plaisir.

– J’ai fait mes études comme secrétaire, dit-elle, mais je n’ai pas toujours travaillé dans ce milieu.

– Ah !

– J’ai été mannequin, modèle pour des photographes. J’ai même touché à la danse exotique. C’était plus payant que le travail de bureau.

– Alors, comment se fait-il que vous vous trouviez ici ?

– Un soir que je dansais, j’ai rencontré un de

mes anciens patrons. Monsieur Vimont l'accompagnait. Ils m'invitèrent à leur table et cet ancien patron apprit à Vimont que j'avais déjà travaillé comme secrétaire.

– Et Vimont vous a offert un emploi ?

– Au début, j'ai refusé, mais Vimont a insisté, il m'a offert un excellent salaire et de plus, je pouvais prendre souvent des congés pour continuer mon métier de modèle ou de mannequin.

– Et vous aimez travailler pour monsieur Vimont ?

Elle hésita avant de répondre.

– Vous pouvez dire ce que vous pensez, mademoiselle. En très peu de temps, j'ai appris à juger Vimont.

– Je n'aime pas bien ça, mais je vous le répète, le salaire est plus qu'intéressant.

– Qu'est-ce que vous n'aimez pas précisément ?

– Eh bien ! disons que monsieur Vimont est... est très « flirt ».

– Ça, je le sais.

– Enfin, en affaires, je le trouve toujours trop dur. Il ne donne jamais une chance et profite du malheur de tous les autres. Il est honnête, mais pas plus... enfin, je veux dire que la justice ne peut porter d'accusation contre lui.

– Ces lettres de menaces, ça vous surprend ?

– Non... il reçoit souvent des appels. Mais c'est la première fois que ce semble aussi sérieux. J'ai deviné tout de suite ce que l'on désirait.

– Quoi donc ?

– Mais que monsieur Vimont s'éloigne de la ville. On l'aurait suivi et alors, il aurait été facile de le tuer, provoquer un accident ou quelque chose du genre.

Juste à ce moment, le téléphone sonna et elle dut répondre.

Lorsqu'elle raccrocha, elle vint pour reprendre la conversation avec Robert, mais à nouveau, le téléphone sonna.

– Excusez-moi.

Robert n'allait pas laisser passer cette chance.

– Écoutez, ici, on peut difficilement causer, n'est-ce pas ? Si l'on se rencontrait, ce soir ?

Elle hésita.

– C'est que...

– Je pourrais aller, soit chez vous ou encore, vous pourriez venir à mon appartement.

Elle sembla se décider :

– Je vais être franche avec vous, monsieur Brien. Il y a un mois, j'ai fait la connaissance d'un riche américain, un monsieur Laughton. Il désire m'épouser.

– Ah !

– Il veut m'emmener vivre aux États-Unis. Il est propriétaire d'un luxueux motel dans le coin de Los Angeles. Pour moi, ce serait une vie extraordinaire.

– Je vous comprends.

– Cet homme est plus âgé que moi. Il craint évidemment que... enfin, que je m'intéresse peut-être à d'autres hommes, plus jeunes. S'il nous

voyait ensemble... enfin, je voudrais bien vous voir, causer avec vous, mais....

– Vous craignez que ça vous attire des ennuis ?

– C’est ça, une parole de trop et ça pourrait tout briser.

– Tout d’abord, vous pouvez compter sur ma discrétion. Dites-moi, devez-vous voir votre Américain, ce soir ?

– Il doit me téléphoner vers midi, car j’attendais un appel pour une parade de modes. Mais on n’a pas besoin de moi.

– Alors, c’est merveilleux,

– Comment ça ?

– Les hommes sont-ils invités à cette parade de modes ?

– Il y en aura peut-être quelques-uns, mais ce sera surtout des femmes.

– Eh bien ! vous n’avez qu’à dire à votre Américain qu’on a retenu vos services. Plus que ça, demandez-lui de vous conduire en voiture à

l'endroit où a lieu la parade de modes. Je vous attendrai à l'intérieur et nous sortirons par une porte de côté.

– Vous avez des idées...

– Vous acceptez ?

– Je vais rejoindre Larry.

Elle fit un appel.

– Il est déçu, mais il va venir me prendre à six heures trente à mon appartement.

Elle donna le nom de l'hôtel où devait se tenir la parade de modes.

– Je vous attendrai à l'intérieur. J'espère qu'il ne viendra pas vous chercher lorsque la parade sera terminée ?

– Mais non, il ne me surveille pas à ce point-là. Il veut que je lui téléphone au cours de la soirée.

– C'est entendu, vous pourrez l'appeler, j'ai un appareil à mon appartement.

*

Lorraine Éthier se dirigea vers le grill. Robert était installé au bar.

– Si je vous invitais à prendre quelque chose ?

Lorraine semblait nerveuse.

– Larry peut avoir l'idée d'entrer, on ne sait jamais.

– Ne bougez pas d'ici, fit Robert. Je vous ai vue arriver, j'ai vu votre Américain, je vais voir s'il s'éloigne.

La voiture de l'Américain était déjà partie.

Robert avait remarqué le chic manteau de Lorraine. Elle s'était fait une coiffure haute et semblait encore plus aguichante que l'après-midi.

Il alla la retrouver.

– Aucun danger.

Ils prirent un verre, puis sortirent par la porte du grill, porte donnant sur le terrain de stationnement.

Robert la fit monter dans sa voiture.

– Ne vous attendez pas à voir un appartement princier. Je suis garçon et me contente de peu.

Robert ne possédait qu'un deux pièces et demie.

Il y avait sa chambre, un vivoir qui lui servait de bureau et une petite cuisinette. La table se pliait et se collait au mur. Ce n'était qu'une demi-pièce.

– Mais c'est arrangé avec goût, fit Lorraine. Bien des garçons sont moins bien installés que vous.

Il lui enleva son manteau.

– Et maintenant, si nous parlions de votre patron ?

Elle le regarda, paraissant un peu surprise.

– Sérieusement, vous voulez me parler de lui ?

– Que pensiez-vous donc ?

– Vous n'êtes plus un enfant, monsieur Brien et moi non plus. Ordinairement, quand un garçon insiste pour amener une fille à son appartement, c'est qu'il a des idées derrière la tête.

– J’aime les femmes qui envisagent froidement les situations. Et en sachant ça, vous avez accepté de venir ici quand même ?

– Oui, fit-elle simplement. Vous me plaisez et je n’ai jamais détesté passer la soirée en compagnie d’un homme comme vous.

Et s’approchant de lui, lentement, en le regardant dans les yeux, elle demanda :

– Vous voulez toujours causer ? Moi pas.

– Moi, si !

– Oh !

– Les affaires sérieuses passent toujours avant le plaisir. Parlez-moi un peu de votre patron. Dites-moi tout ce que vous savez.

– C’est très peu. Je n’ai pas connu son épouse, je n’ai pas connu ses premiers amis ou peut-être devrais-je dire, ses ennemis.

– Croyez-vous sincèrement qu’on tentera de le tuer ?

– Je crois qu’on veut le troubler, qu’on veut le pousser à faire une bêtise, tout simplement.

Comment un assassin peut-il penser pouvoir commettre un crime à une heure fixe et devant des témoins, c'est ridicule.

– Surtout devant un détective.

– Évidemment. Il n'osera jamais.

– S'il arrivait quelque chose, je puis compter sur votre aide ?

– Elle vous est tout acquise, Robert.

– Maintenant, parlez-moi de ceux qui sont invités, dites-moi tout ce que vous savez.

– Mais encore là, c'est très peu.

Elle connaissait ces gens pour les avoir vus quelques fois, pas plus.

– Et les femmes ?

– Je les ai vues une fois.

– Quelles impressions vous ont-elle faites ?

– Annette Dupré est le genre de femme d'affaires, calculatrice. J'aurais peur d'une telle femme. Maric-Anne Luguët pourrait être très jolie, elle pourrait attirer tous les regards si elle savait se mettre en valeur. Tenez, moi, je ne suis

pas jolie.

Robert fit mine de protester.

– Non, je sais, je ne gagnerai jamais un concours de beauté. Mais j’essaie de mettre en valeur ce que je possède, mes cheveux, par exemple, attirent toujours l’attention. Si je viens à posséder assez d’argent, je me ferai faire de la chirurgie dans la figure pour corriger un peu ce nez. Je ne suis pas mal faite.

– J’ai remarqué.

– Alors, je porte toujours des vêtements assez ajustés qui m’avantagent. Je puis me le permettre. Marie-Ange Luguët pourrait en faire autant, mais elle est très timide.

– Et l’amie du secrétaire d’une des compagnies ?

– Oh ! celle-là, c’est différent. Moi, à la place de Lucien Poirier j’aurais peur.

– Pourquoi ?

– Ginette Martin est jolie, frappante et fort bien faite. Un véritable modèle. Lorsque vous la verrez, vous ne me regarderez même plus. Un

homme qui marie une telle femme risque de la perdre. Bien des hommes feraient des folies pour elle.

– Y compris, Vimont ?

– Sûrement. C'est parce qu'il s'intéresse à Ginette qu'il a invité Poirier. Vimont appelle déjà la jeune fille Gigi. Mais cette jeune fille devra se surveiller.

– Comment ça ?

– Je l'ai remarqué de près, elle est mince, elle est forte du buste, autant que moi, mais ça ne se tient pas, je l'ai regardée. Dans quelques années, elle aura l'air d'une grosse mère de famille si elle ne se surveille pas.

– Et vous ?

Elle regarda longuement Robert.

– Je crois que j'ai raison d'être fière de mon corps.

Elle tourna le dos à Robert et lentement, descendit la fermeture éclair de sa robe.

– Vous voyez mon dos ? J'ai ma robe sur le

dos et c'est tout... ou presque.

Elle se retourna, sans remonter la fermeture éclair et s'approcha de Robert.

– Vous voulez toujours causer... ou voir de plus près.

Robert l'attira dans ses bras et lorsqu'ils se furent embrassés passionnément, elle se dégagea.

– J'espère, murmura-t-elle, que vous n'avez pas à sortir ?

– Pourquoi demandez-vous ça ?

– Parce que je ne me contente pas de demi-mesure. Je suis... disons, une passionnée.

Et lorsqu'elle quitta l'appartement de Robert, alors que le jour pointait à l'horizon, elle avait parfaitement prouvé son avancé.

Le jeune Brien avait rarement rencontré une fille aussi insatiable en amour.

– Ça va me prendre une semaine pour récupérer toutes mes forces. Je comprends pour quelles raisons Vimont paie un aussi gros salaire à sa secrétaire.

IV

Minuit, l'heure du crime

Robert avait pris quelques renseignements sur les couples.

Dupré et Luguet semblaient assez bien connaître Vimont. Ils se méfiaient tous les deux. Mais ils avaient besoin de lui.

Quant à Lucien Poirier, il ne semblait pas se douter que Vimont avait les yeux sur sa fiancée, Gigi Martin.

Et le soir du 13, Robert fut l'un des premiers arrivés chez Vimont. Seule, Lorraine l'avait précédé.

Encore une fois, la secrétaire avait apporté une attention toute particulière à sa coiffure.

Enfin, elle portait une robe très décolletée qui semblait lui coller à la peau, qui soulignait les

moindres courbes.

Les autres invités arrivèrent.

Annette Dupré était jolie, mais semblait froide, distante. Son mari paraissait beaucoup plus âgé qu'elle car il n'avait pratiquement plus de cheveux.

Marie-Ange Luguet avait fort bien été décrite par Lorraine.

Elle portait une petite robe toute simple, un peu ample qui ne mettait pas son corps en valeur.

Elle ne savait pas non plus se maquiller et parlait d'une voix hésitante. Elle sentait la timidité à un mille à la ronde.

Quant à son mari, on l'aurait plutôt pris pour son père.

Robert savait d'ailleurs, qu'il était passablement plus âgé qu'elle.

Lucien Poirier et Gigi Martin formaient sûrement le plus beau couple.

Ginette était, sans contredit, la plus jolie de toutes les femmes qui se trouvaient chez Vimont.

Lorraine l'avait bien décrite. C'était une beauté, mais peut-être un peu grassouillette.

– Si Lorraine Éthier possédait la figure de Ginette Martin, elle gagnerait tous les concours de beauté.

Lorraine faisait beaucoup plus sexée que l'amie de Poirier. Elle ne perdait pas une chance de mettre tous ses charmes en valeur. Sa robe décolletée, sa jupe très courte, ses cheveux attiraient les regards de tous les hommes.

On causa de choses et d'autres puis, Vimont présenta Robert.

– Il va vous parler du aime parfait. Il va vous faire une conférence.

Robert le corrigea.

– Pas une conférence, dit-il, je vais vous citer des faits, puis je répondrai avec plaisir à toutes vos questions. J'aime discuter.

Lorraine s'était assise près de lui.

– Vous venez me reconduire après la soirée ? demanda-t-elle.

- Nous en reparlerons.
- Je veux vous revoir.
- Laissez-moi exposer mon sujet.

Et la discussion commença. Robert était très intéressant.

Tout le monde semblait très calme, à l'exception peut-être de Vimont. En effet, plus l'heure avançait, plus minuit approchait, plus il se sentait nerveux.

Il avait pris place dans un large fauteuil. L'horloge grand-père se trouvait presque en face de lui.

Robert était assis près de l'horloge. Donc, il faisait face à Vimont et pouvait le voir.

Au cours de la discussion, Luguet brusquement déclara :

- Quelques fois, il faut excuser les assassins, vous savez.
- Jamais ! Il y a une justice, fit Robert et...
- Certains hommes échappent continuellement à la justice. Ils se tiennent dans un juste milieu et

ne se font jamais prendre. Ces hommes, selon moi, sont pires que des cambrioleurs, des voleurs.

Il devait sûrement viser Vimont.

Enfin, vers onze heures trente, la conversation tourna.

On attendait sans doute, le moment de passer à table.

– Nous nous mettrons à table après minuit, fit Vimont.

Et les hommes parlèrent d'affaires.

Vimont n'avait plus d'yeux que pour l'horloge.

Robert, soudain, prit la parole.

– Dans quelques secondes, dit-il, il sera minuit. Je veux faire une expérience.

Marie-Ange demanda :

– C'est dangereux ?

– Pas du tout.

Ginette, qui n'avait pas quitté Robert du regard, demanda :

– Avez-vous besoin d'un sujet pour cette expérience, je suis volontaire.

– Je n'ai pas besoin de personne. Tout ce que je vous demande, c'est de bien demeurer tous dans vos fauteuils, de ne pas bouger lorsqu'arrivera minuit.

– Pourquoi ?

– Que va-t-il se produire ?

Robert ne répondit pas. Il se rendit à la fenêtre du salon et la vérifia. Elle était bien fermée. La porte donnant sur la salle à dîner également.

Le jeune détective revint à sa place.

– Je déteste ce genre de jeu, moi, fit Poirier.

– Mais non, chéri, dit Gigi, c'est passionnant, moi, j'adore ça, j'aurais fait une bonne détective, je crois.

Lorraine murmura :

– Robert, j'ai peur.

– Dans deux minutes, tout sera fini. Restez calme, j'aurais peut-être besoin de vous.

– Encore une minute, fit Vimont, servez-moi

un verre, j'ai soif.

– Sitôt que minuit sera passé, monsieur Vimont, je ne dois pas bouger, moi non plus.

Maintenant, tous les yeux étaient fixés sur l'horloge.

– Est-elle juste ?

– Je l'ai surveillée toute la journée, elle ne retarde ni n'avance d'une seule seconde.

Le silence se fit dans la pièce.

Il était minuit !

L'horloge lentement se mit à sonner les douze coups. Soudain, au sixième coup, toutes les lumières de la maison s'éteignirent.

– Ne bougez pas, cria Robert.

– J'ai peur, murmura Marie-Anne.

– Vimont, demeurez à votre place.

– Mais rallumez, quelqu'un, fit la voix de Poirier.

– Un fusible a dû sauter..

Lorraine se pensa vers Robert.

– Vous voulez que j’aille jeter un coup d’œil, je connais bien la maison.

Robert glissa sa main dans sa poche.

– Prenez cette lampe et n’éclairez que le plancher. Allez-y.

Elle obéit. Au bout d’une minute, la lumière s’alluma.

– C’était un fusible, fit Luguët.

Juste à ce moment, la jeune Gigi Martin poussait un cri.

– Monsieur Vimont.

Vimont avait voulu sans doute changer de place mais il avait glissé au tapis. Il était étendu à plat ventre.

– N’y touchez pas.

Avec d’infinies précautions, Robert le retourna. Lorraine venait d’entrer.

– Que s’est-il passé ?

Robert se pencha sur Vimont. Il avait une tache rouge sur sa chemise, juste au milieu de la poitrine.

– Est-il... mort ? demanda Luguët.

– Pas encore Lorraine !

– Oui.

– Prévenez la police immédiatement, qu'on dépêche un médecin, mais j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard.

Marie-Ange, très nerveuse pleurait.

Madame Dupré se tourna vers son mari.

– Nous faisons mieux de partir, fit-elle. Les policiers posent toujours des tas de questions.

– D'ailleurs, fit Poirier, je me demande pour quelles raisons monsieur Brien fait prévenir la police.

Lorraine avait terminé son appel.

– Le médecin ne tardera pas.

– Il est trop tard, fit Robert.

Puis, se tournant vers Poirier, il lui déclara :

– Si j'ai demandé la police, c'est que monsieur Vimont a été assassiné.

– Quoi ?

– Vous devez tous demeurer ici. Plus que ça, je vous demanderais de ne pas quitter cette pièce.

– Pourquoi ? demanda Lorraine.

Robert ne répondit pas.

Il alla examiner l'horloge grand-père, puis le mur.

Il n'y avait pas d'arme de cachée nulle part.

Pourtant, un projectile qui avait atteint Vimont en pleine poitrine avait été lancé.

L'assassin se devait d'avoir encore l'arme sur lui.

– Sitôt que les policiers arriveront, nous commencerons les recherches.

*

Le détective Gauthier était à la tête des hommes de l'escouade des homicides de la police municipale.

C'était un policier assez jeune, mais qui était

en train de se faire une belle réputation.

On lui confiait souvent des enquêtes.

Robert causa avec lui, pendant que le médecin et les experts se mettaient au travail.

– Alors, docteur ?

– Vimont est mort empoisonné.

– Ah !

– Il a reçu un projectile en pleine poitrine.

– Quel genre de projectile ?

– Je l’ignore, un dard ou quelque chose du genre. Les poisons qui peuvent causer la mort rapidement sont nombreux et très faciles à se procurer.

Gauthier demanda :

– Vous dites que personne n’est sorti ?

– Je les ai tous eus à l’œil.

– Je vais faire fouiller la pièce par mes hommes et nous allons également fouillé chacune des personnes. Il va falloir faire venir une femme.

– Pas nécessaire, fit Robert.

– Comment ça ?

– Lorraine Éthier, la secrétaire de Vimont, peut s’occuper de ça.

– Oui, mais elle...

Robert sourit :

– Je m’en charge, dit-il.

– Mais...

– Ne vous inquiétez donc pas, Gauthier.

Robert fit passer Lorraine dans un petit appartement qui servait de bureau à Vimont.

– Vous voulez nous aider, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Nous cherchons présentement l’arme du crime. L’assassin l’a peut-être sur lui. Consentiriez-vous à fouiller les femmes ?

– Si elles le veulent.

– Elles préféreront sans doute que vous vous en occupiez, plutôt que la police officielle.

– Je les fais venir ici ?

– Oui, mais auparavant, voudriez-vous vous

dévêtir, complètement ?

– Je suis chanceuse, murmura-t-elle. J'en connais quelques-unes qui aimeraient être fouillées par vous, Gigi par exemple. Elle vous a dévoré des yeux toute la soirée.

Les trois autres femmes protestèrent quelque peu, mais durent quand même se laisser inspecter par Lorraine.

Les hommes de Gauthier s'occupaient des deux maris et de Lucien Poirier.

Robert et Gauthier fouillèrent consciencieusement la pièce, ne laissant aucun coin au hasard.

Mais on ne trouva l'arme nulle part.

La voiture de la morgue vint chercher le cadavre de Vimont.

Lorraine s'approcha de Robert.

– Vous venez me reconduire ?

– Malheureusement Lorraine, j'ai encore beaucoup de travail. J'ai même peur de ne pas quitter cette maison avant les petites heures du

matin.

– Oh !

– Mais si vous ne voulez pas partir seule...

– Je vous l'avoue bien franchement, j'ai peur.

– Le détective Gauthier se fera un plaisir de vous laisser en se rendant au poste.

– Vous croyez ?

– Certainement.

Robert le lui demanda et Gauthier accepta avec empressement.

Poirier et son amie, les Luguet et les Dupré partirent bientôt.

– Alors, que pensez-vous de tout ceci, Brien, vous soupçonnez quelqu'un ?

– Peut-être.

Lorraine déclara :

– Selon moi, Luguet et Dupré savaient que leurs femmes...

– Oui, j'ai cru le remarquer.

– Et l'autre, Poirier ?

– Non, celui-là, on peut l'éliminer, fit Robert. Il avait réellement trop besoin de Vimont. Il comptait sur lui pour obtenir des faveurs, une meilleure position... et son amie Gigi semblait prête à aider de son mieux.

– Une belle fille, murmura Gauthier.

– Très jolie.

Gauthier décida de laisser deux policiers en faction à la maison.

– J'enquêterai sur chacun des invités, fit-il.

– Le plus important, pour le moment, c'est d'obtenir le rapport du médecin légiste. Il ne s'est probablement pas trompé, mais j'aimerais quand même savoir de quelle arme l'assassin s'est servi.

Bientôt, Gauthier partit avec Lorraine.

Robert demanda aux policiers de garde :

– Vous serez ici demain matin ?

– Oui.

– Je viendrai faire un tour. Il y a certaines choses que je désire examiner. Mais ce soir, je me sens réellement trop fatigué.

– Le détective Gauthier nous a recommandé de vous aider le plus possible, monsieur Brien.

Et le jeune Brien quitta presque immédiatement la demeure de Vimont.

Robert n'était pas fier de lui.

Il avait eu pour mission de protéger Vimont et il devait avouer son échec.

– On s'est joué de moi, comme si j'avais été un simple amateur.

V

Le crime parfait n'existe pas

Le lendemain matin, avant de se rendre à la demeure de Vimont, Robert appela au bureau de la police municipale.

– Escouade des homicides, s'il-vous-plaît.

Ce fut le sergent Cartier, assistant-chef de cette escouade qui répondit au téléphone.

– Le détective Gauthier est-il là ?

– Non, il n'entrera en service qu'à la fin de l'après-midi.

– Ici Robert Brien, sergent. J'aimerais savoir si on a pratiqué l'autopsie sur le corps de monsieur Vimont.

Cartier n'aimait pas les détectives privés. Il avait souvent eu des prises de bec avec Robert

Brien et surtout avec son père, Albert, celui qu'on avait surnommé le détective national des Canadiens-français.

– Depuis quand doit-on renseigner les détectives privés ? D'après le rapport de Gauthier, c'est vous qui protégez ce dénommé Vimont, n'est-ce pas ? Félicitations, Brien, c'est du très beau travail.

– Sergent, j'avoue que l'assassin s'est moqué de moi, mais pas pour longtemps. On a pu assassiner Vimont, mais je connais déjà l'assassin.

Le sergent éclata de rire.

– Vous me l'avez déjà faite celle-là, mon cher Brien.

– Je suis sérieux, sergent.

– Vous connaissez l'assassin et vous le laissez en liberté ? De mieux en mieux.

– Il me manque quelques preuves et j'aurai peut-être besoin de la coopération de la police.

– C'est ça, nous vous aiderons dans votre travail.

Robert enrageait.

– Le Lieutenant Fortin est-il là ?

Fortin était le chef de l'escouade des homicides.

– Vous voulez pleurez dans les revers de son veston ?

– Je désire lui parler, sergent.

– Il sera ici après le dîner.

– Merci.

Robert raccrocha. Quelques instants plus tard, il sautait dans sa voiture et se rendait à la demeure de Vimont.

Deux autres policiers montaient la garde, mais Gauthier leur avait demandé de coopérer avec Robert Brien.

– Vous enquêtez donc sur l'affaire Vimont, tout comme Gauthier ?

– Nous lui aidons, oui.

– J'aimerais savoir si l'autopsie a été pratiquée.

– Pas encore, monsieur Brien, mais sitôt qu'elle le sera, on nous fera connaître les résultats.

– Brien, vous me tiendrez, au courant. Maintenant, je veux examiner cette fameuse horloge grand-père.

– Vous ne croyez pas que c'est elle...

– Non, j'y avais pensé, par exemple, un revolver caché dans l'horloge... mais Vimont n'était pas exactement vis-à-vis l'horloge, non, c'est autre chose que je cherche.

– Quoi donc ?

– Je me comprends, venez avec moi.

Robert examina attentivement l'horloge et sembla très satisfait.

Un des policiers appela au poste de police. On avait reçu le rapport de l'autopsie.

– Vimont est mort empoisonné. On a trouvé une sorte de dard dans sa poitrine.

– C'est bien ce que je croyais, fit Robert. On s'est servi d'une arme pour lancer ce dard.

– C’est un meurtre prémédité.

– Et fort bien prémédité. L’arrestation de l’assassin ne saurait tarder. Il me manque une preuve, mais je la trouverai, avec l’aide des policiers.

– Vous connaissez l’assassin ?

– Depuis hier soir, oui. Je connais son mobile, il ne me manque que cette preuve.

– L’arme ?

– Si je la trouvais, ce serait merveilleux et il se peut fort bien que je l’aie dès aujourd’hui.

Vers une heure, Robert rejoignit son ami, le Lieutenant Fortin.

– Vous pouvez communiquer avec le service des travaux publics, Lieutenant ?

– Pour quelles raisons ?

– Il me faudrait deux ou trois hommes, capables de fouiller une bouche d’égout.

– Hein ?

– Une arme jetée dans une bouche d’égout ne peut aller bien loin. Il faut retrouver cette arme.

– C’est sérieux, Robert ?

– Mais oui. Trouvez-moi deux ou trois hommes et venez me rejoindre chez Vimont.

– Bien.

À deux heures, le Lieutenant arrivait avec deux employés de la ville.

– La bouche d’égout est située tout près de la maison, venez.

Robert donna des ordres aux deux employés.

Les deux hommes disparurent sous la rue et se mirent à fouiller.

Les fouilles durèrent près d’une heure. Enfin, un des hommes s’écria :

– Je crois avoir trouvé.

– Quoi donc ?

– Une sorte de revolver.

Il le tendit à Fortin. C’était un revolver à air comprimé.

– Ça sert justement à lancer des projectiles comme des dards.

– Voilà ce qu’il nous fallait, Lieutenant.

Fortin demanda :

– Est-ce une preuve ?

– Non, mais avec tous les éléments que je possède, je crois que je pourrai forcer l’assassin à avouer son crime.

*

Gauthier avait convoqué, au bureau de l’escouade des homicides, tous ceux qui se trouvaient chez Vimont, le soir du meurtre.

Robert Brien, évidemment, s’y trouvait.

– Si vous avez été appelés ici, c’est pour terminer mon exposé d’hier soir. Je vous parlais du crime parfait, je vous disais qu’il n’existait pas, mais j’ai eu quelques difficultés à vous en donner la preuve. Or, hier soir, devant nous tous, une personne a tenté de commettre un crime parfait. Mais cette personne n’a pas réussi et je vais démasquer l’assassin devant vous tous.

Robert parla du dard.

– L’assassin a profité de l’obscurité pour lancer le dard dans la poitrine de Vimont. Le crime était fort bien prémédité. On s’était procuré le lance-dard, le poison, enfin, tout. Une fois le crime commis, il fallait faire disparaître l’arme. C’est probablement la seule erreur de l’assassin. Je ne vous ferai pas languir plus longtemps.

Robert se retourna.

– C’est vous qui avez assassiné Grégoire Vimont.

Lorraine Éthier se mit à rire, nerveusement.

– Mais vous êtes fou ?

– Pas du tout. L’arme du crime n’a pas été trouvée sur les invités, ni dans la pièce où Vimont a été assassiné et pourtant, il y avait une arme. Donc, la réponse est logique, l’assassin avait eu le temps de sortir l’arme de la pièce. Or, mademoiselle Éthier, vous êtes la seule personne à être sortie de la pièce.

– Moi ?

– Mais oui, pour vérifier les fusibles. Votre

coup était bien préparé. À minuit exactement l'horloge grand-père produisait un court circuit. Vimont avait accepté qu'à minuit, la pièce soit plongée dans l'obscurité. Il croyait sans doute se protéger. Il aurait dû m'en parler. Vous étiez près de moi, en face de Vimont. Lorsque l'obscurité s'est faite, vous n'avez eu qu'à tirer sur Vimont. Vous saviez que je vous demanderais de vérifier les fusibles. Vous en avez profité pour cacher l'arme. Plus tard, lorsque le détective Gauthier est allé vous reconduire, vous avez apporté l'arme avec vous. Je vous ai suivie de loin. Si vous aviez caché cette arme chez vous, vous seriez peut-être en liberté, mais vous avez eu peur de garder l'arme. Une fois Gauthier parti, vous avez pris un taxi et vous êtes revenu vers la demeure de Vimont. Vous avez jeté l'arme dans un égout.

– Tout ça est de l'invention, s'écria Lorraine. Cet homme est fou.

– Tenez, voici l'arme que nous avons trouvée.

– Et qu'est-ce que ça prouve, quelqu'un d'autre peut l'avoir jetée là.

– Non, j’avais pris des précautions, fit Robert. Je vous ai photographiée avec un appareil spécial. Tenez, le film est ici avec la photo. On vous reconnaît facilement.

Lorraine brusquement sauta sur l’enveloppe. Elle ne l’ouvrit même pas, mais la déchira en morceaux.

– Où est votre preuve, maintenant ? Où est-elle ?

– Mais vous venez de nous la donner. Je n’en avais aucune. Je n’ai pas pris de photos. Mais le seul fait que vous avez déchiré cette enveloppe nous prouve que vous êtes la coupable, c’est mieux qu’un aveu.

Plus tard, Robert causait avec le Lieutenant Fortin et Gauthier.

– Elle est fort habile, elle avait préparé son crime de longue main. Elle a fait parvenir des lettres de menaces à Vimont. Première erreur, elle parlait du treize. Elle-même a conseillé à Vimont de ne pas annuler sa soirée. Il fallait qu’il soit chez lui pour qu’elle le tue à minuit.

Plus tard, elle s'est fait... enfin, très amie avec moi, afin que j'aie confiance en elle et toute la soirée, elle est demeurée à mes côtés.

– Mais pourquoi a-t-elle assassiné Vimont ?

– Le mobile ? Oh ! c'est assez simple. Elle était la secrétaire de Vimont, mais également sa maîtresse numéro un. C'est pour cette raison qu'il lui payait un si bon salaire. Elle devait demeurer à la disposition de ce triste sire.

– Elle en avait assez ?

– Non seulement elle en avait assez, mais elle avait la chance d'épouser un très riche américain qui pouvait la traiter comme une reine et l'emmener vivre aux États-Unis. Elle ne voulait pas perdre une telle chance. Elle savait, cependant, que Vimont ne la laisserait pas partir. Il l'avait trop richement payée. Il ferait tout pour briser ce mariage. Il dirait la vérité à l'Américain. Or, le bonhomme est jaloux... si Vimont parlait, c'était la fin de cette belle aventure.

– Et elle a décidé de le tuer ?

– Oui, le risque n'était pas trop grand. Vimont

était un salaud. Il avait déjà reçu de nombreuses lettres de menaces. Tout le monde le détestait. Lorraine était persuadée qu'on chercherait parmi les amis de Vimont. Jamais on ne la soupçonnerait, elle, car en perdant Vimont, aux yeux de tout le monde, elle perdait une excellente position et un très gros salaire.

Et Robert conclut :

– Je n'ai eu qu'à enchaîner tout ça et j'ai tout de suite soupçonné Lorraine. Ma seule erreur fut de ne pas la soupçonner avant son crime. J'aurais pu empêcher l'inévitable. Vimont serait encore vivant.

*

Robert sortit du poste de police et il aperçut immédiatement la très belle Gigi Martin.

– Je vous attendais.

– Qu'est-ce qu'il y a, vous avez pleuré ?

– Oui. Lucien et moi, c'est fini, maintenant

que Vimont est mort. Il avait promis de nous aider. Il devait nous avancer une grosse somme et faire obtenir un poste important à Lucien.

– Mais votre ami peut probablement se débrouiller sans l'aide de Vimont...

– C'est que... hier soir... enfin, il a appris que... Vimont et moi... enfin, je voulais aider Lucien, moi. Vimont était très gentil et je suis... je lui ai rendu visite à deux reprises. Hier soir, il l'a dit à Lucien.

– Et il l'a cru ?

– Oui. Je n'ai pu lui mentir. Lucien n'a pas osé en parler hier soir, il avait peur qu'on le soupçonne. Maintenant, qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

Robert la fit monter dans sa voiture.

– Allons, Lucien Poirier n'est sûrement pas le seul homme que vous connaissez.

– Non, évidemment... mais... enfin, Lucien, je ne le croyais pas jaloux. Il me laissait assez libre. Il me donnait même la permission de travailler comme modèle. Moi, je voulais me marier, pour

plus de sécurité.

– Et l’amour ?

– L’amour, vous savez, moi, je n’y crois pas trop. Ça ne dure qu’un temps. Il fallait que je conte tout ça à quelqu’un... j’ai pensé à vous... j’ai pensé que vous pourriez peut-être... enfin, me consoler.

– Je puis sûrement essayer.

Robert ne demandait certes pas mieux. Cette fille lui plaisait beaucoup.

– Si je n’ai pas entièrement réussi comme détective privé, je vais essayer de me montrer à la hauteur comme consolateur de mœurs affligés.

Ne manquez pas de lire le mois prochain, une autre aventure captivante du détective Don Juan, Robert Brien.

Entre temps, procurez-vous les deux autres romans pour adultes de Pierre Saurel : « IXE-13, l’agent secret Play-Boy », et les aventures de « Vénus, la reine du sexe ».

Cet ouvrage est le 747^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.